

Gabriel Martinez-Gros

L'Empire islamique

VII^e-XI^e siècle



PASSÉS / COMPOSÉS

لَا إِلَهَ إِلَّا اللَّهُ مُحَمَّدٌ رَسُوْلُهُ

L'Empire islamique

Gabriel Martinez-Gros

L'Empire islamique

VII^e-XI^e SIÈCLE

PASSÉS/COMPOSÉS

ISBN : 978-2-3793-3197-8

Dépôt légal - 1^{re} édition : septembre 2019

© Passés composés / Humensis, 2019

170 *bis*, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris cedex 14

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » (article L 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (article L 122-4). La loi 95-4 du 3 janvier 1994 a confié au CFC (Centre français de l'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris) l'exclusivité de la gestion du droit de reprographie. Toute photocopie d'œuvres protégées, exécutée sans son accord préalable, constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

*À Sophie,
éprise d'une histoire plus complexe.*

Sommaire

Introduction. L'islam des premiers siècles.....	11
---	----

PREMIÈRE PARTIE. LES HISTOIRES DE L'ISLAM

Chapitre I. L'écriture de l'histoire	27
Chapitre II. Ibn Khaldûn, les principes.....	53
Chapitre III. Permanences de la géographie.....	79

DEUXIÈME PARTIE. LE PARTAGE DES SIÈCLES

Avant-propos. Récurrences et renouveaux.....	101
Chapitre IV. Avant l'empire.....	125
Chapitre V. Première vie : les Arabes 660-780	141
Chapitre VI. Deuxième vie : le califat se sépare de la guerre et de la religion 780-900.....	169
Chapitre VII. Troisième vie : l'essor de l'Occident musulman 900-1020	199

L'Empire islamique

Chapitre VIII. Quatrième vie : les peuples nouveaux 1020-1100.....	233
Conclusion.....	253
Personnages et lieux	269
Lexique	283
Notes	290
Bibliographie	317
Index	321

Introduction

L'Islam¹ des premiers siècles

Pourquoi l'historien peut-il prétendre dire du neuf sur des périodes que tant d'autres spécialistes ont parcourues avant lui ? Parce qu'il y apporte de nouveaux documents, répondra l'historien positiviste ; plus probablement parce que, sur les mêmes épisodes du passé, le regard de l'historien et de son lecteur change à la mesure des mutations que leur propre génération subit ou fait subir au monde. Le passé change parce que nous changeons. Il est certain que l'histoire ne trouvera pas de fin naturelle, comme le croyaient les historiens positivistes du début du siècle dernier, lorsque la masse des documents aura été totalement dépouillée². Non seulement l'exhumation de sources nouvelles tient en effet à ce qu'on les a recherchées, précisément dans le but de mettre en cause la version de l'histoire qu'impliquaient les plus anciennes ; mais la seule interprétation de ces sources anciennes, quand bien même on ne leur ajoute rien, suffit à ouvrir un champ presque infini de réexamen et de conclusions neuves.

En un mot, l'histoire n'est pas un objet qu'on puisse séparer du sujet qui l'examine. Elle se nourrit tout autant des questions que nous lui posons que des réponses des êtres disparus auxquels nous essayons de rendre vie. Comme tout dialogue, l'histoire repose le plus souvent sur un malentendu créateur, parce que l'anachronisme de la question, qui est la nôtre, fausse la réponse, qui est celle du passé, mais lui rend aussi, comme l'angle de vue nouveau porté sur un visage, le relief où gît toute l'illusion de la vie. Il

n'est pas de livre d'histoire qui puisse donc se dispenser de dire, implicitement ou explicitement, ce que sera sa question. L'exercice est d'autant plus difficile que l'historien se trompe le plus souvent sur son époque et sur ce qu'il est. Mais il y a plus à perdre à refuser ce risque qu'à le prendre.

Avouons donc que ce livre repose sur une sorte de pari : celui du changement du régime d'historicité de notre temps. François Hartog³ et Reinhart Koselleck⁴ parlent de « régime d'historicité » pour désigner la manière de voir le temps historique et de hiérarchiser présent, passé et futur. Pendant des millénaires, avant nos révolutions industrielle et politique, le passé fut l'indépassable, l'incomparable âge d'or, dont le présent n'était que l'écho affaibli. En accordant un milliard d'habitants à l'Empire romain (pour 50 à 60 millions au mieux selon les historiens actuels), Montesquieu en exprime encore la nostalgie au milieu du XVIII^e siècle. Entre 1750 et 1800, nous dit Tocqueville⁵, que confirme Koselleck, le temps se retourne, et l'avenir, dont les hommes d'autrefois ne se préoccupaient guère, devient le but, la lumière et le juge du présent et du passé. « De ce jour et de ce lieu date une ère nouvelle dans l'histoire du monde », aurait dit Goethe à Valmy, le 20 septembre 1792. Une ère dont lui, homme déjà mûr et vaincu avec l'armée prussienne, tirait un frisson mystique à penser qu'il n'en connaîtrait qu'une part infime, et que sa vie s'achèverait, et des générations de vies après la sienne, sans jamais savoir le terme et le sens de ce gouffre immense de l'avenir qui s'ouvrirait.

C'est cette « ère nouvelle » qui est sans doute sur le point de s'achever. Nous sommes précisément en passe de perdre l'avenir. Dans notre discours public, tous les jours désormais réaffirmé comme une évidence banale, une barre apocalyptique ferme notre horizon à une distance d'un demi-siècle environ. Le « dérèglement climatique » sonnerait la trompette de notre Jugement dernier. Même ceux que l'imminence de l'extermination des espèces et de l'extinction de l'humanité laisse sceptiques constatent

Introduction

le ralentissement inéluctable, semble-t-il, de l'économie mondiale depuis cinquante ans, l'inflexion négative de la courbe du mieux vivre, qu'on avait crue par essence ascendante depuis la fin du XIX^e siècle au moins. Dans les pays développés, la conviction s'enracine que les générations à venir vivront moins bien que nous. Même dans les régions émergentes, les populations vieillissent, le « rattrapage » des niveaux de production, d'urbanisation, de scolarisation des pays avancés ralentit à mesure qu'il s'accomplit⁶. Ce que la langue médiatique peint sous les couleurs vives de l'apocalypse, c'est d'abord cette morosité, cette rentrée dans un monde de mouvement raréfié que nous avons quitté depuis la fin de l'Ancien Régime, un monde où les promesses de progrès qualitatifs de la « nouvelle économie » n'ont pour l'heure pas réussi à pallier l'épuisement à terme trop prévisible de la vieille croissance quantitative.

Il est donc temps de préciser ce qui appartient sans doute en propre au mécanisme de l'histoire depuis qu'elle s'est substituée, il y a quelques milliers d'années, aux mythes fondateurs des « sociétés primitives » ; et ce qui relève de l'histoire moderne, progressive, telle que l'Occident l'a construite dans les deux derniers siècles sur l'évidence de sa centralité et des fulgurants progrès qu'elle offrait à l'humanité. C'est ce régime moderne du dévoilement d'un avenir toujours neuf et toujours meilleur qui se délite aujourd'hui, en même temps que l'hégémonie de l'histoire occidentale, défiée par la place reconquise de l'Asie et par la résistance politique de l'Islam.

L'histoire qui ne change pas

L'historien met ses pas dans ceux des autres, ou plutôt ses mots dans les mots des autres. Comme l'a bien vu Umberto Eco, il écrit des livres sur des livres. Il commente. Sa proie n'est pas « le passé », comme on le croit, mais cette

part infime du passé déjà retenue sur le parchemin ou le papier, dans la pierre ou la brique, dans le tracé des rues et des routes d'une ville enfouie.

Pour élaborer sa démonstration, l'historien multiplie ses sources. L'exercice a pour effet, quand il est réussi, d'arracher aux constructions que d'autres – ses sources – ont édifiées avant lui des blocs qu'il réaménage pour bâtir sa propre explication, comme les maçons du Moyen Âge remployaient les pierres des bâtiments antiques. De même que le Moyen Âge recueillait les tambours de colonnes des temples de divinités païennes dont il ne comprenait plus le sens, l'historien brise les chaînes de causalité de ses sources et s'acquiert ainsi des corpus de « faits ». Un « fait » est le maillon d'une chaîne de causalité qu'on a vidée de sa signification, en particulier de ses attaches avec les maillons contigus de la chaîne, et qu'on peut donc réinvestir d'une autre signification, dans une chaîne nouvelle, qui est l'explication de l'historien.

Ainsi, une chronique arabe andalouse mentionne qu'au début du ix^e siècle, un plaignant, père d'un des familiers du souverain omeyyade, soucieux d'obtenir justice au plus vite, interpelle dans la rue un juge en langue « étrangère » (*'ajamiya*), c'est-à-dire probablement en langue romane. Le juge lui répond qu'il a suspendu son audience, mais qu'il la reprendra plus tard dans la journée. La chronique, dont le sens est ici subtilement dissimulé, fait entendre au lecteur que la langue et la terre « étrangères » de l'Espagne couvrent de leur voile protecteur la légitimité arabe des Omeyyades, dont le temps n'est pas venu de proclamer leur califat, et donc de parler l'arabe clair de la Syrie d'où ils viennent – les Omeyyades ne reprendront le titre califal qu'un siècle plus tard.

Mais au début du xx^e siècle, quand cette chronique est traduite en espagnol, ce sens est totalement perdu. L'anecdote est dépecée. Les éléments remployables sont érigés au rang de « faits », c'est-à-dire d'indices d'autant

Introduction

plus intéressants qu'ils n'ont plus de sens, et qu'ils peuvent donc en recevoir un nouveau, comme le bloc de marbre d'un cimetière antique en vient à faire office de pierre d'angle d'une maison médiévale. Ainsi la scène « prouve » qu'on parlait une langue romane, l'espagnol ou son ancêtre, dans les rues de Cordoue ; que le père d'un familier du souverain la parlait, qu'un juge, pourtant d'origine arabe et syrienne, la comprenait. On en déduira donc que la langue de la conversation quotidienne à Cordoue était bien le roman ; que l'arabe de notre documentation écrite est aussi peu représentatif du parler populaire que les archives presque exclusivement françaises de l'Algérie ne le sont de la pratique majoritaire de l'arabe sous la colonisation. Et le débat sur la langue et la religion populaires et majoritaires en al-Andalus continuera de se nourrir d'autres « faits » tirés d'autres textes dépecés. Car aucun texte du x^e siècle ne se soucie ni de la langue ni même de la religion « majoritaires » - la société n'y est pas démocratique, et se moque des majorités. La chronique ne dit même pas que les protagonistes de l'anecdote parlent roman, mais simplement qu'ils ne parlent pas l'arabe, ce qui suffit au sens caché que l'auteur veut insinuer dans l'esprit de son lecteur arabe. Inversement, le délai imposé au jugement, capital pour l'auteur, passe inaperçu de l'historien européen mille ans plus tard. Les deux explications sont inconciliables, et d'autant plus qu'elles utilisent les mêmes mots pour en tirer des sens aussi cohérents que distincts.

Plus massif, et plus sensible pour le lecteur d'aujourd'hui, l'abrasion de ce que fut le sens de la Première Guerre mondiale pour ceux qui la vécurent. Les exaltations nationales, les opérations militaires, les manœuvres diplomatiques désormais marginalisées laissent place pour l'historien moderne à la litanie des massacres guerriers et aux visages de combattants hallucinés par la peur ou la souffrance. Vidés de leur signification, les « faits » en reçoivent aussitôt une autre : la « brutalisation » de la société contemporaine

L'Empire islamique

qui rejoint, il est vrai, le sentiment de l'absurdité de la guerre qu'on retrouve chez Céline, Barbusse ou Dorgelès ; mais dont l'historiographie moderne fera le premier maillon d'une chaîne nouvelle de sens, inédite, qui conduit aux luttes politiques contre les guerres d'Algérie ou du Vietnam, puis au pacifisme universel de notre début de *xxi*^e siècle.

On voit que l'anachronisme de la question est indispensable à l'historien pour traduire les discours du passé en termes intelligibles pour son lecteur, comme pour lui. Il n'est donc pas d'histoire sans oubli, sans réduction à l'insignifiance d'une part du propos que nous recevons des sources. Il nous faut immoler les pensées d'autrefois pour nourrir notre réflexion de leur chair. L'historien est bien un ogre cannibale. Nous donnons la parole au passé, mais c'est pour qu'il nous parle de nous. L'histoire est à ce prix : la langue du passé doit être traduite dans les termes de la nôtre, sous peine de nous demeurer aussi indifférente et incompréhensible que le furent pendant des millénaires les hiéroglyphes pour les habitants de l'Égypte romaine et arabe. Et cette traduction moderne est inévitablement anachronique.

L'histoire progressive comme dévoilement

Mais l'anachronisme ne se justifie pas seulement par la nécessité de retenir l'attention du lecteur. Le point de vue de l'historien tire aussi son autorité de l'avantage de savoir ce que l'époque dont il fait l'histoire ne savait pas d'elle-même, de ce qu'il lui ajoute donc, en la traduisant, cette densité souvent tragique du « futur antérieur », pour le dire comme Reinhardt Koselleck⁷, de l'avenir de ce passé encore inconnu des protagonistes, mais dont l'historien et ses lecteurs n'ignorent rien. Comme dans *Britannicus* ou *Macbeth*, le spectateur sait d'emblée la fin, et tire une large part de son émotion du fait que les personnages, eux,

Introduction

l'ignorent. L'histoire se présente ainsi souvent comme le roman du progrès de l'intelligence des choses. Nous pouvons agir parce qu'un peuple d'ombres disparues nous en donne les raisons qu'ils ne connaissaient pas eux-mêmes. Ils ont payé pour nous, comme les Grecs et les Troyens, le prix de la guerre, de la mort et de la nuit. Au matin, purifiés par leur sang, nous sommes libres de vivre.

Supposons encore qu'on écrive l'histoire de la prise du pouvoir par la France libre, à Alger, dans les mois qui ont suivi le débarquement américain d'Afrique du Nord en novembre 1942. Les protagonistes français, ceux de Londres, de Vichy ou d'Alger, sont polarisés par la guerre mondiale. Leurs choix s'expliquent par l'histoire de l'Europe et de la France, par ce qu'ils pensent de la Révolution ou du catholicisme, du communisme ou du fascisme, de l'alliance anglaise ou de la collaboration avec l'Allemagne. On ne trouvera dans les textes de ces contemporains que peu d'allusions, même chez les plus attentifs au sort des « indigènes », tel Camus, à ce pays où se joue la partie : l'Algérie. Les acteurs lui tournent le dos, ils n'ont d'yeux que pour la « métropole » française, pour le front russe et la Résistance, peut-être pour la nécessité de préserver, contre l'Angleterre et l'Amérique, un empire colonial dont l'Algérie figure la part la plus inébranlable. Car l'Algérie, c'est la France, bien sûr.

Mais l'historien qui écrit aujourd'hui, plus d'un demi-siècle après l'indépendance des pays du Maghreb, ne pourra s'empêcher de glisser, dans le propos suranné de ces textes, un peu du poids de l'avenir proche de l'insurrection algérienne de 1954, que les acteurs de 1942 n'auraient pourtant pas pu imaginer. Même s'il s'astreint à l'analyse de ses sources avec le souci farouche d'en chasser l'anachronisme, l'historien ne l'évitera pas, et moins encore s'il ne fait aucune allusion aux événements de 1954 qui devaient suivre. Car il introduit alors un silence incompréhensible dans l'esprit de son lecteur, qui tient la

guerre d'Algérie pour un événement de bien plus de portée, au total, que les querelles de la France libre à Alger en 1943. Mieux même : l'histoire des acteurs de 1942-1943 n'est pleinement écrite, comme celle de *Britannicus* ou de *Macbeth*, que si le nimbe tragique de la disparition de la présence française en Algérie enveloppe les protagonistes inconscients de sa menace. Nous tirons ainsi une émotion particulière des illusions et des préjugés de ceux qui nous ont précédés, sans doute parce que, nous le devinons, nos illusions et nos préjugés ne paraîtront pas moindres à ceux qui nous suivront, et qui sauront de nous ce que nous ne savons pas.

Telle que nous la concevons depuis deux siècles, l'histoire est donc un dévoilement. Le présent y est plus vrai, plus réel que le passé, et l'avenir que le présent. Nous sommes lancés vers l'inconnu que par définition nous ne pouvons comprendre et qui nous comprendra. L'histoire est une dévotion à la divinité muette du futur, qui ne parlera que pour nous démentir. C'est pourquoi l'histoire « contemporaine » explique toutes les autres et ne s'explique pas, puisqu'elle est en train de se faire, c'est-à-dire en train de reconstruire les chaînes du passé auxquelles elle donne sens. La chaîne des événements relie-t-elle, par exemple, les deux guerres mondiales et met-elle l'accent sur les permanences des conflits nationaux européens entre 1870 et 1945 ? C'est sans doute la version de l'histoire contemporaine qui a inspiré la fondation de l'Union européenne. Faut-il au contraire détacher la Seconde Guerre mondiale de la Première, faire de la Shoah le cœur du conflit et traquer jusqu'à ses origines médiévales et antiques l'histoire de l'antisémitisme et de la destruction de l'Autre dans la culture européenne ? C'est la version, venue d'outre-Atlantique, nourrie du combat des *Civil Rights* et de la nouvelle hégémonie intellectuelle des États-Unis, qui s'impose à partir des années 1970. Mais l'histoire de l'antisémitisme est ainsi conçue d'emblée comme un chapitre de l'histoire

Introduction

du racisme et de l'esclavage, voire de la colonisation et du tiers-monde, et c'est une autre chaîne d'événements, d'autres agrégats de « faits » qu'on réassemble et qu'on convoque⁸.

Le vrai défi du jihâd : le changement de « régime d'historicité »

Mais vient le jihadisme du début du *xxi*^e siècle : faut-il encore y voir un contrecoup de la colonisation, et l'inscrire dans la lignée déjà riche des tiers-mondismes ? Ou est-ce au contraire le signe du retour de l'Islam ? Chacune de ces versions construit son passé. Pour la première, dans la lignée des tiers-mondismes, la guerre d'Algérie témoigne de la même libération nationale et antiraciste que les combats des Cubains ou des Afro-Américains, ses contemporains. Pour la seconde, ce fut un *jihâd*, un combat musulman qui ne partageait naturellement rien avec le communisme cubain ou les incantations des pasteurs baptistes afro-américains.

Mais cette dernière version suppose un retour en arrière, vers les rivages connus de l'Islam. Or, depuis deux siècles, on l'a vu, l'histoire est supposée mener vers des terres toujours neuves des hommes largement inconscients des routes qu'ils ouvrent à leurs descendants. Christophe Colomb, parti pour l'Asie connue, et qui découvre un continent inconnu d'immense avenir, aujourd'hui hissé au premier rang de l'humanité, en est la figure emblématique. Revenir en arrière est impensable, scandaleux pour une histoire du dévoilement, et on comprend pourquoi : cette historicité est intimement liée au progrès, aux révolutions de la science, des techniques, de l'économie, de la démographie, de la médecine, de la politique et de la pensée des deux derniers siècles. Le passésisme et la réaction sont les enfers de la modernité, stricte observante d'une

théologie de l'avenir. Il est profondément troublant d'admettre – et j'ai pu le constater dans la réception de mes livres précédents – que le dévoilement de ce que nous ne savions pas de nous-mêmes ne nous vienne pas d'un futur insondable, ce que nous sommes habitués à penser, mais d'un auteur du XIV^e siècle, et arabe de surcroît, Ibn Khaldûn (1332-1406).

C'est qu'il nous faut, pour le comprendre, changer de « régime d'historicité » : avouer que l'univers historique n'est pas en expansion indéfinie, mais que le monde fini exigera au contraire tôt ou tard la fin de la parenthèse des prodigieux progrès démographiques et économiques des deux derniers siècles ; envisager que l'hégémonie et la guidance de l'Occident sur le monde s'achèvent, comme la dissidence de l'Islam ou l'essor économique et politique de l'Asie en témoignent, et que le monde retrouve des équilibres – ou des déséquilibres – plus anciens, antérieurs à ceux que l'Occident a organisés ; et donc faire l'hypothèse que la vérité ne se dérobe pas toujours, par définition, au-delà de l'horizon de l'avenir, et qu'on peut rendre quelque crédit aux explications déjà avancées, comme celles d'Ibn Khaldûn, dont ce livre exploitera largement la pensée. Nul, ou presque, ne nie qu'il soit le plus grand historien de l'Islam et du Moyen Âge. Mais la vision progressive de l'histoire ajoute aussitôt que les Temps modernes l'ont naturellement dépassé. On lui accorde parfois d'avoir surpassé Machiavel, d'un siècle postérieur, peut-être même d'avoir égalé Montesquieu, né trois cent cinquante ans après lui. Mais à l'impossible, nul génie n'est tenu : Ibn Khaldûn n'a pas prévu la révolution scientifique, industrielle et politique de l'Europe moderne, et il ne peut comprendre notre monde qui en est issu – ce qui est vrai. Lui non plus, si hautes que soient ses conceptions, n'a pas pu voir au-delà de l'horizon. L'Europe le découvre au XIX^e siècle, juste à temps pour le déclarer à la fois génial et caduc.